

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 18

Artikel: L'omniscience
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ciel à la suite d'une opération chirurgicale; c'était à qui s'extasierait sur l'illusion produite.

En descendant la rue, il heurta par mégarde une marchande des quatre-saisons qui le fixe et crie d'une voix rauque :

— Tu veux donc que j'te crève l'autre ! »

J. C.

BAVARDAGE

A propos de boutons et de faux-cols.

DANS le quatrième tableau : « A la Tour Eiffel », de l'amusante pièce vaudoise, *Favey et Grognuz*, qui se joue actuellement au Kursaal de Lausanne, devant des salles archibondées, Grognuz déclare qu'il est bon à l'homme de connaître un peu la couture : « ça évite bien des niaiseries à la maison ».

— Ainsi, moi, continue-t-il, quand j'ai un bouton de pantalon qui branle au manche, au lieu d'embêter la Marienne, je prends ma trousses, je choisis une aiguille qui ait un trou de sorte, j'enfilec't'affaire, jecouds mon bouton, j'entortille bien le fil, je te fais deux ou trois noïons... et le tour est joué !

— Et puis que c'est du solide, ajoute son ami, l'assesseur ; on est au moins sûr de ne pas avoir des affronts devant le monde !

C'est la bienséance assurée et la paix du ménage sauvegardée.

Il faut parfois si peu de chose pour compromettre l'un et l'autre.

Ainsi, par exemple, un moment généralement critique, en ménage, c'est le dimanche matin. Le dimanche, suivant l'usage antique et solennel, on fait peau neuve, des chaussettes au chapeau.

Ça ne va pas toujours tout seul contrairement à ce que l'on pourrait croire.

Du côté féminin, passe encore. La femme, à qui incombe le soin de la garde-robe, dispose, la semaine durant, sa toilette du dimanche et pare ainsi à toute surprise fâcheuse.

Côté masculin, c'est tout autre chose. Durant six jours, l'homme est à son bureau, à sa boutique, à ses affaires, enfin ; il n'appartient qu'à l'heure des repas ou du sommeil à sa famille, à laquelle d'ailleurs il s'en remet pleinement des soins du home. Le dimanche, au contraire, un mari raisonnable — ils ne le sont pas tous — appartient aux siens ; c'est le moins, du reste, qu'il puisse faire de leur consacrer sa journée et de faire avec eux échange de réciproques doléances.

C'est très curieux, cela ! Dans les familles — oh ! il y a des exceptions — lorsque, faisant trêve aux affaires qui vous séparent et aux tracasseries qui les escortent, on a occasion de se retrouver ensemble un moment, au lieu de lâcher son lest et de se réjouir de l'aubaine, il semble que chacun en profite pour étaler tous ses ennuis de la semaine. C'est un déballage funèbre, qui ne rime à rien, la confession de ses déboires étant une piètre consolation.

Mais revenons à nos moutons.

Le dimanche matin, tout le monde se lève un peu plus tard que de coutume, monsieur surtout.

Madame, pressée par la cloche du culte ou par le souci du pot-au-feu, est un peu nerveuse. Un rien la fait éclater.

Monsieur, au saut du lit, s'est étiré longuement. Il a trouvé sur sa chaise, des bas propres, une chemise de blancheur éblouissante et raide sous l'empois comme un grenadier prussien sous les armes. Il va à sa toilette.

Monsieur barbote copieusement dans sa cuvette, prenant une large revanche des ablutions hâtives des jours de travail. Il inonde le lavabo et le linoléum. Il est content comme un gosse que l'on met au bain. Puis, sortant de ce marécage et, de ses pieds humides marquant partout sur le parquet la trace de ses pas, il s'en retourne vers son lit.

Alors, vêtu seulement de son pantalon, il étend toute grande sa chemise sur le lit. Ses regards satisfaits vont du plastron éblouissant à son torse puissant et de belles formes : « Bien bâti, tout de même », se dit-il avec un légitime sentiment d'orgueil. Pour un rien, il ajouterait : « Ma femme a de la veine ! » Il confirme cette attestation par deux ou trois « effets de bras », puis se met en devoir de placer les boutons à sa chemise.

Tout se gâte. Les boutonnières, collées et rigides sous l'empois, résistent aux poussées du bouton. Un bouton, deux boutons, trois boutons succombent à l'assaut et se brisent.

Monsieur a un magasin de boutons de rechange, mais comme il n'a pas d'ordre — les hommes n'en ont pas, disent les dames — il ne sait où mettre la main dessus. Il bouleverse armoires et tiroirs.

L'Apollon au torse puissant, au port noble, s'évanouit. C'est une bête fauve, agitée et rugissante dans sa cage.

Madame accourt au bruit. Bien qu'agacée par une scène qui se renouvelle infailliblement tous les dimanches matin, elle finit, tout en pestant à grands cris contre ces horreurs d'hommes, par découvrir, dans le chaos qui encombre la chambre, les boutons cherchés. Elle les place au plastron, puis ressort en frappant la porte.

Monsieur, un peu calmé, passe sa chemise. Ah ! qu'il fait bon dans le linge frais.

Soudain, nouvelle explosion de colère ! C'est le faux-col, maintenant, qui refuse l'union avec la chemise. Après avoir froissé et sali deux ou trois faux-cols et en avoir déchiré les boutonnières, monsieur, à bout de patience et de force, appelle à l'aide.

Dans le corridor on entend la voix irritée de madame, s'adressant à sa fille aînée :

— Adèle !... Adèle !... répondras-tu ?...

— Voilà, maman.

— Va donc vers ton père. Je ne sais ce qu'il a encore à crier. Il n'est pas capable de s'habiller seul.

Avec le secours de sa fille, qui fait bonne mine à mauvais jeu, monsieur achève sa toilette. Superbe, dans ses habits du dimanche, canne en main, il s'en va prendre son apéritif.

— Tu remettras un peu d'ordre dans la chambre, dit-il à sa fille, sans cela ta mère fera une scène. Et tu sais, quand elle est décrochée, ça n'en finit plus.

*

Midi et demie. Toute la famille est à table. Monsieur, qui s'est tout à fait rasséréné au contact de ses amis, risque une petite plaisanterie en glissant un coup d'œil à madame.

Madame, le visage sévère, feint de n'avoir rien entendu.

Les enfants, regardent tour à tour leur père et leur mère ; ils n'osent pas rire.

Pour mieux affirmer son indifférence et sa bouderie, madame prend l'assiette de son cadet et d'un ton sec demande : « Léon, veux-tu encore un peu de potage ? »

— Mais que veux-tu bourrer cet enfant de potage ; ce n'est pas bon ! dit monsieur, qui espère par cette intervention mettre fin à une bouderie qui l'impatiente — les hommes ne sont pas boudeurs.

Madame fait comme si de rien n'était et sert une seconde assiettée de soupe à son fils.

Nouveau silence. On n'entend que le bruit des couteaux et des fourchettes. La situation est pénible.

Alors, le petit Léon se penchant à l'oreille de sa sœur aînée et à voix basse :

— Dis, Adèle, en revenant de l'école du dimanche j'ai vu M. Arnold ; il t'envoie son bonjour.

Au nom de M. Arnold, la figure d'Adèle s'est illuminée. D'un sourire et d'un clignement d'œil significatif elle remercie son petit frère.

Tout intime qu'ait été la confidence, chacun l'a entendue et comprise. Et la maman, toujours d'un ton bref et regardant dans son assiette, comme si elle se parlait à elle-même :

— Ah ! oui, les jeunes filles d'à présent, elles vont bien. A peine sorties de l'école, elles songent déjà à ces beaux messieurs. Quand on voit ce qu'est le mariage, je ne comprends pas qu'on soit si pressée de commettre pareille sottise !

Monsieur ne s'est point mépris sur la portée de ces mots ; il sait à qui le discours s'adresse. Il répondrait bien, mais ce serait provoquer une scène ; il y en aurait pour toute la semaine. Il se tait donc et le repas se termine dans le silence, que rompt seul la voix sèche de madame, servant les enfants.

L'après-midi, promenade en famille. Le ciel conjugal reste couvert. Monsieur a tenté en vain une ou deux reconnaissances ; l'ennemi ne sort pas de ses retranchements. Mutisme absolu. Alors pour tromper les longueurs de l'attente, et comme on est au bord de l'eau, monsieur s'amuse avec son cadet à faire des « ricochets ».

Au souper, le ciel est un peu plus serein. Madame, d'un ton sec toujours et très brièvement, a daigné répondre à une question de monsieur. Ce n'est pas encore cause gagnée, mais c'est déjà un pas en avant. La soirée, autour de la table ronde, sous la douce et commune clarté de la lampe, activera encore la réconciliation, qui se fera complète lorsque les enfants, avant de s'aller coucher, viendront embrasser papa et maman, leur souhaiteront une bonne nuit et les laisseront dans un tête à tête troublant...

La crainte d'un dos à dos est tout à fait écartée.

*

N'empêche que pour de misérables boutons et un sacré faux-col, le bon dimanche familial a été gâté.

A quoi tiennent les choses !

J. M.

L'omniscience. — Un monsieur qui avait assurément une dent contre les dentistes, se présente un jour dans une administration et sollicite un emploi pour son fils.

Un poste est justement vacant. Le quémendeur insiste pour l'obtenir.

— Mais, demande le directeur de l'administration, votre fils est-il qualifié pour cet emploi ?

— Mon fils est capable de tout ; il est dentiste.

Ciliau crouë z'enfants. — Charlot raconte à sa mère sa visite à son ami Riri :

— Et puis, tu sais, maman, on nous a apporté une coupe avec six petites pommes et une grosse au milieu, une toute grosse.

— J'espère bien que tu t'es comporté en enfant bien élevé et que tu n'as pas pris la grosse ?

— Oui, maman, j'ai laissé la grosse à Riri, et j'ai pris les six petites.

*

— Pourquoi joues-tu donc toujours tout seul à la récréation ? N'as-tu aucun ami ?

— Oh ! oui, j'en ai bien un, mais, vois-tu, maman, je peux pas le souffrir.

FAVEY ET GROGNUZ

Nos lecteurs trouveront, dans notre prochain numéro, un bulletin de souscription à la nouvelle édition des amusants récits de L. Monnet.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walther Gygar, fabricant, Bleienbach*. Demandez échantillons. (H7562J)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.